

Société de gymnastique : Le Lieu

Rapport de la course à Châtel le 31 juillet 1938

Dans une séance préliminaire, le Comité de la société avait choisi le Mont d'Or comme but de sa course annuelle ; mais le passage sur certains pâturages conduisant à ce sommet fut interdit à cause de la fièvre aphteuse et l'on dut modifier le plan de course. On hésita entre les gorges de l'Orbe et Châtel, ce dernier projet l'emporta finalement.

Le dimanche 31 juillet, par un soleil aussi chaud que radieux, une quarantaine de participantes et participants sont rassemblées devant la gare du village, attendant avec impatience le train qui les conduira jusu'au Pont. Peu après dix heures, le cortège traverse le village du Pont et déjà la colonne s'allonge. Des groupes se forment au gré des sympathies et au talent des marcheurs. La chaleur caniculaire en a déjà arrêtés quelques-uns à la Truite ou au Café du Lac. Mais déjà les premiers sont au Mont-du-Lac et marchent bon train. Le chemin est connu et personne ne risque de s'égarer. Dès midi moins un quart, on note les premières arrivées au chalet. Elles se succèdent de minute en minute jusque près d'une heure. Au chalet, les uns boivent proléairement de vulgaires limonades ou Orangina, tandis que d'autres sirotent amoureusement une « bleue »



rafraichissante. Puis commencent les préparatifs d'un diner aussi copieux que varié. Toute la troupe s'est installée à l'ombre d'une magnifique « achotte ». Les fringales sont nombreuses et pendant un moment, ce ne sont que bruits de mâchoires, cliquetis des cuillers et fourchettes et glouglous révélateurs. Mais les appétits se satisfont peu à peu et les langues se délient. Plaisanteries, taquineries, cabrioles et grimaces vont bon train et la joie pétille dans tous les regards. On assiste à quelques révélations sensationnelles touchant à la fête de Bulle encore récente. Le café avalé, on se rend en chœur au sommet d'où l'on admire un panorama magnifique sur la campagne et sur notre bleu Léman, sur lequel glisse, aux dires de quelques-uns, quelques frêles voiles blanches.



De retour près du chalet, on organise quelques jeux. Puis bientôt c'est le départ pour le Mollendruz. De nouveau des groupes se forment et la descente, plus aisée que la grimpée, s'effectue rapidement. Les premiers se croient déjà près de l'Asile lorsque surgissent tout à coup, à l'orée d'un petit bois, deux affreux roquets jaunes, qui, hurlant, s'efforcent d'attraper les mollets ou fonds de culottes. Un de nous est même pincé à la cuisse. Mais l'incident n'est pas clos, le propriétaire des bêtes, un Genevois, aussi vicieux que ses chiens, au lieu de rappeler ses roquets, se met à insulter copieusement la petite troupe, aidé en cela par sa femme aussi laide que peu polie. Tout ceci a le don de mettre notre ami Piguet dans une noire colère, qui est prêt à bondir sur le propriétaire, lorsque un vieux s'interpose, fait des excuses et calme ainsi tout le monde. On reparlera encore longtemps au Lieu des chiens du Mollendruz.

A l'Asile, on soupe, puis un match de quilles s'engage entre jeunes et vieux. Naturellement les jeunes sont copieusement battus par leurs aînés tout fiers de cette éclatante victoire.

La descente sur le Pont est sans histoire. On attend le train à la Truite où le monde des jeunes danse au son du gramophone. Mais l'heure du train approche et les non danseurs se rendent à la gare, tandis que les autres, avec la permission de leurs parents, jouissent encore des valses et des tangos et s'en retourneront à pied.

Au Lieu, sous se trouvent, par miracle, réunis dans la salle restaurée de l'Hôtel de ville. Le baromètre de la joie est à son maximum, les rires sonores alternent avec les chants toujours les mêmes, mais toujours entendus avec plaisir.

A onze heures précises, fatigués mais heureux, chacun regagne ses pénates avec autant de plaisir qu'il les avait quittées le matin.

Le Lieu, le 10 août 1938, pour le secrétaire : G. Dépraz A. Meylan.